

---

---

L E S  
*CONFESIONS*

D E

*J. J. ROUSSEAU.*

---

---

*LIVRE NEUVIÈME.*

---

---

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, & fitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H...chique, qui prédifoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors

L I V R E I X. 379

de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaifanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmettes & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentoisois fait pour la retraite & la campagne; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs: à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloire; toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs & des désirs.

Tous les travaux auxquels j'avois pu m'affujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loifirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aifance que j'avois cru feule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma situation particulière être en état de m'en passer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un fou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois fobre, & je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme in-

dépendant, qui n'aime à travailler qu'à fon heure. Mon métier de copifte de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me favoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me fuffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me ref-toient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & plusieurs ouvrages que j'avois fur le métier me promettoient, fans rançonner les libraires, des suppléments fuffifans pour travailler à mon aife, fans m'excéder, & même en mettant à profit les loifirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coû-

teux. Enfin mes reffources, proportionnées à mes besoins & à mes désirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif, & au lieu d'affervir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits, qui, du vol que j'avois pris & que je me sentoient en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentoient qu'écrire pour avoir du pain, eut bientôt étouffé mon génie & tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, & né uniquement d'une façon de penser élevée & fière, qui seule

pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eut fait faire plus vite que bien. Si le besoin du succès ne m'eut pas plongé dans les cabales, il m'eut fait chercher à dire moins des choses utiles & vraies que des choses qui plussent à la multitude, & d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre & respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir

parlé pour le bien commun, fans aucun fouci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir si mes livres ne se vendoient pas, & voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai fait depuis, tant à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi. Mad. D'....y vint nous prendre tous trois dans son carosse; son fermier vint charger mon petit bagage, & je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée

meublée simplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fit froid & qu'il y eut même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ramage me fit tressaillir,

& je m'écriai dans mon transport : enfin tous mes vœux sont accomplis. Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentoits faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, & jamais en s'y trouvant transporté tout d'un coup on n'eut pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon

délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses & à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire & penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorency qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés ; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, & pour un homme sou-

vent malade, souvent à la C.....e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorency, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, & toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte & mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oïfiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée,

lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prit, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le seroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroïssoit se réduire à celle-ci: Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente: Quel est le

gouvernement qui par sa nature se tient toujours le plus près de la loi ? De-là, qu'est-ce que la loi ? & une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais surtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé dans le voyage que je venois d'y faire les notions des lois & de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré, & j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres, & à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la

tranquillité. De plus, je faisois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, & je n'avois voulu communiquer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parut trop hardi pour le siècle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis (\*) ne me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit ; bien sûr que,

---

(\*) C'étoit surtout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte : car pour Diderot, je ne fais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

n'ayant point l'humeur satyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je ferois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance ; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais défobéir à ses lois, & très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger & vivant en France, je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité ; sachant bien que continuant comme je voulois faire à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs.

J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mde. D'.....y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de



politique très-simple & cependant très-adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eut chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire; mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se sou-

cioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jaques, & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs, je fais seulement que si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir son effet, même avant ma retraite à l'hermitage, sans que personne eut songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se

vendoit auffi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïse parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement, & ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le discours sur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment: c'étoit

l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été fuggerée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremise de Mde. D...n, qui avoit une forte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté, & si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagé au moins avec Mde. d'A.....n. Elle conservoit pour la mémoire du bon-homme un respect & une affection qui faisoient honneur à tous deux, & son amour-propre eut été flatté de voir ressusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient

pas de contenir d'excellentes choses mais si maldites , que la lecture en étoit difficile à soutenir , & il est étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans , leur parlât cependant comme à des hommes , par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même , & comme très - convenable à un homme laborieux en manœuvre , mais paresseux comme auteur , qui trouvant la peine de penser très-fatigante , aimoit mieux en choses de son goût , éclaircir & pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur , il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même , & je pouvois donner telle forme à mon ou-

vrage , que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre , encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise , au reste , n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire , de méditer , d'extraire vingt-trois volumes , diffus , confus , pleins de longueurs , de redites , de petites vues courtes ou fausses , parmi lesquelles il en falloit pêcher quelques unes , grandes , belles , & qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuscrits de l'abbé , qui me furent donnés par son neveu le comte de St. Pierre , à la sollicitation de St. Lambert , je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage , & il falloit ou les rendre

ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loifirs.

J'en méditois un troisiéme dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même, & je me sentoient d'autant plus de courage à l'entreprendre que j'avois lieu d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont dans le cours de leur vie souvent dissemblables à eux-mêmes, & semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue que je voulois faire un livre :

livre : j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les causes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête-homme de résister à des desirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes desirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois, parce qu'il est fort, & succombe une autre fois, parce qu'il est foible ; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières

d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, & que modifiés continuellement par nos sens & par nos organes, nous portions sans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions mêmes l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute, & par leurs principes physiques, elles me paroissent propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écart on fauveroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle

trouble si souvent! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine & sur notre ame par conséquent; tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, & dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens biens nés qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale sensitive, ou le matérialisme du sage*. Des distrac-

tions, dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un système d'éducation dont Mde. de C.....x, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcée

d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant ; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportoais quelques livres dont j'avois besoin pour cela ; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothèque du roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Her-

mitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, & même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps, la distribution que je m'étois prescrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment Mde. D'.....y à E....y ou à la C.....e, je trouvai que des soins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que

Mde. D'.....y avoit des qualités très-aimables : elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses. Mde. D'.....y s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroïssoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule ou à-peu-près. J'y consentis, sans voir à quoi je m'engageois. Il s'enfuit de-là que je ne lui faisois plus de visite

à mon heure, mais à la fiene, & que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusq' alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promise, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, & pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'allarmes sur ma santé, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit qui put me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug; je le fis, & même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance, l'attachement sincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de sentir le bien qui s'y joignoit. Elle remplissoit ainsi

tant bien que mal les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusemens. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourrée dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaïses comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, & s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque au-



tre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose, & cela non-seulement dans la société de Mde. D'....y, mais dans celle de M. d'H....k, & partout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'....y, & ne m'y feroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle: non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami pour pouvoir l'aimer comme amant.

Je sentoie du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuois pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât souvent il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aisé de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissent pas plus sensuels pour elle, c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eut suffit pour me glacer: jamais mon cœur ni mes soins n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eut pas des tetons, & d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un affujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Mde. D'.....y qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de G.... lui rendit moins agréable le séjour de la C.....e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, où durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions,

toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguïser en moi le goût des plaisirs rustiques dont je n'entrevois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs de tout cela: j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de fots bons mots, de fadaes minauderies, de petits conteurs & de grands soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré, quand je humois en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrain de la chanson des bisquières, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre, & regrettant le dîné de la

ménagère & le vin du cru, j'au-  
rois de bon cœur paumé la gueule  
à Monsieur le chef & à Monsieur  
le maître, qui me faisoient dîner à  
l'heure où je soupe, souper à l'heure  
où je dors, mais surtout à Messieurs  
les laquais qui dévoroient des yeux  
mes morceaux, & sous peine de  
mourir de soif, me vendoient le vin  
drogué de leur maître dix fois plus  
cher que je n'en aurois payé de  
meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi,  
dans un asyle agréable & solitaire,  
maître d'y couler mes jours dans  
cette vie indépendante, égale &  
paisible, pour laquelle je me sento-  
is né. Avant de dire l'effet que cet  
état, si nouveau pour moi, fit sur  
mon cœur, il convient d'en réca-  
pituler les affections secrètes, afin  
qu'on suive mieux dans ses causes  
le progrès de ces nouvelles modi-  
fications.

J'ai toujours regardé le jour qui  
m'unit à ma Thérèse comme celui  
qui fixa mon être moral. J'avois  
besoin d'un attachement, puisqu'en-  
fin celui qui devoit me suffire avoit  
été si cruellement rompu. La soif  
du bonheur ne s'éteint point dans  
le cœur de l'homme. Maman vieil-  
lissoit & s'avilissoit ! Il m'étoit prou-  
vé qu'elle ne pouvoit plus être heu-  
reuse ici-bas. Restoit à chercher un  
bonheur qui me fut propre, ayant  
perdu tout espoir de jamais parta-  
ger le sien. Je flottai quelque temps  
d'idée en idée & de projet en pro-  
jet. Mon voyage de Venise m'eût  
jeté dans les affaires publiques, si  
l'homme avec qui j'allai me four-  
rer, avoit eu le sens commun. Je  
suis facile à décourager, surtout  
dans les entreprises pénibles & de  
longue haleine. Le mauvais succès  
de celle-ci me dégoûta de toute

autre, & regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand

Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort & des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente & sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; & on le croira bien plus encore, quand on saura les raisons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai

*Tome III.*

D d

pas plus désiré de la posséder que Mde. de Warens, & que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeste approche où vous ne ferez que trop bien défabusé.

Je me répète, on le fait; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le besoin d'une société intime & aussi intime qu'elle pouvoit l'être: c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une

femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire: il m'auroit fallu deux âmes dans le même corps; sans cela je sentoits toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités, & même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eut borné dans elle seule mon existence, si j'avois pu borner la sienne en moi, comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé, & ses tranquilles sens ne lui en ont guères demandé d'autres, même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille; elle en avoit une;

& cette famille dont tous les naturels différoient trop du sien, ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère! Je fis tout pour y parvenir, & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, & même à celui de sa fille, qui, déjà, n'en étoit plus séparé. Elle & ses autres enfans & petits-enfans devinrent autant de sang-sues, dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même sous ses nièces, se laissoit dévaliser & gouverner sans mot dire; & je voyois avec douleur, qu'épuisant ma bourse & mes leçons, je ne fai-

fois rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance & l'en estimois davantage: mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien. Livrée à sa mère & aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux; enfin si, grâce à son amour pour moi, si, grâce à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée; c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y fois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment dans un attache-

ment sincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus fortes que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde. de F.....l fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, & ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoi qu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une

éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentoie le besoin, j'y cherchois des supplémens qui n'en remplissoient pas le vide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fut à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je referrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature dont je me croyois forti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans

enthousiasme envisager la simple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression & misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour diffiper tous ces prestiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eut enfin rendu respectable, s'il m'eut été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avois été bon : dès lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans

mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler; qu'un mot



badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écrasois leurs petits bons-mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement ! tout Paris répétoit les âcres & mordans sarcasmes de ce même homme, qui deux ans auparavant & dix ans après n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel ; on trouvera celui-là.

Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, & cessois d'être moi ; on le trouve encore dans le temps dont je parle ; mais au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, & dureroit peut-être encore, sans les circonstances particulières qui le firent cesser, & me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença fitôt que j'eus quitté Paris, & que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchans, je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne fit plus que déplorer leur misère & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux,

mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps; & sans qu'on s'en aperçut, sans presque m'en apercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eut fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureusement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, & ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution: époque terrible & fatale d'un fort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse & moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mde. D... n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriée pour elle & pour ses autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que

la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G.... avoient eu souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entr'eux. Elle savoit seulement que les petits présens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoit de lui faire mystère, & dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris il y avoit déjà long-temps que Mde. le Vasseur étoit dans l'usage d'aller voir M. G.... deux ou trois

fois par mois, & d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille en promettant de leur procurer par Mde. D'.....y un regrat de sel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit représenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cause d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystère qui me révoltât, surtout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuse & plus pateline

avec moi ; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher fans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en feroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisoit mon bonheur presque unique de celui de sa fille & du sien ? Ce que j'avois fait pour sa fille je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnoissance ; elle en auroit dû savoir gré, du moins à sa fille, & m'aimer

m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes ces connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, & la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, & ses autres enfans qu'elle avoit dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoreroient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille situation, elle devoit me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur, & loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand

elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fautive & mystérieuse? Que devois-je penser, surtout, des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, & de lui marquer en toutes choses presque les égards & la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle, & il n'est guère en moi de favoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le

bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre, & sans qu'il y eut de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fut trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fut resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, & vous jugerez si j'ai pu la changer.

Mde. le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille, & qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre; & au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon absence, sans la consulter, & puis on lui fit promettre de n'en

rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile ; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guères de scrupule de lui en faire sur tout. Sitôt que j'étois à la C.....e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mère est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel ; cependant de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, & l'engager à se liguier contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour, & voyant d'un côté sa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout ; de l'autre, Diderot, G...., dH'.....k, Mde. D'.....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on put jamais avoir tort dans le parti

d'une fermière générale & d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourrissois un serpent dans mon sein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on put vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer ; en voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne favois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret : son motif étoit louable ; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble : cela les rap-

prochoit, & Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talens & de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps & le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous, & qu'elle parut s'ennuyer dans nos promenades; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin: nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désor-

mais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire & dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui fait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-tête en bonne fortune: sa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi; c'est tout dire; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce

intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui faire mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goûtois avec elle : quand cela n'étoit pas, je préférois son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bon-

heur & de jouissances il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés & corrigés de sa main, avec quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale dans l'idée que m'avoient donnés quelques lettres de lui, que Mde. de Créqui m'avoient montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru, mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais



impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il propoisoit, & source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle & de son espèce, & le seul peut-être depuis l'existence du genre humain qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systêmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, & qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant

travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur étoit faire une chose malhonnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté & même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner séparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées ; l'une, destinée à

exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets, ce qui, je l'avoue, eut pu les exposer quelquefois au fort du sonnet du misantrophe. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la paix perpétuelle, le plus considérable & le

plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le fera jamais : mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils ; ouvrage fait sous le régent pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, & qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent,

tant le jugement que l'extrait ; mais je m'en tins-là , sans vouloir continuer cette entreprise , que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même , & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France , & il y en avoit même de si libres qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique , & on le laissoit dire tout à son aise , parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écou-

ter , le cas eut été différent. Il étoit françois , je ne l'étois pas , & en m'avifant de répéter ses censures , quoique sous son nom , je m'exposois à me faire demander un peu rudement , mais sans injustice , de quoi je me mélois. Heureusement avant d'aller plus loin , je vis la prise que j'allois donner sur moi , & me retirai bien vite. Je savois que vivant seul au milieu des hommes , & d'hommes tous plus puissans que moi , je ne pouvois jamais , de quelque façon que je m'y prisse , me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendoit de moi ; c'étoit de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudroient faire , ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre , m'a fait souvent renoncer

à des projets beaucoup plus chéris; Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adversité, feroient bien surpris s'ils favoient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne put jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: *tu les as bien mérité.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder, & cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui put amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes désirs: Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide.

Cet

Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, & pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret ferrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant je sentoie qu'elle me manquoit encore, & la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite estime; je comptois sur le plus vrai retour de leur part, & il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité, cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que

Tome III.

Ff

douce, par leur obstination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me suffisoit de paroître désirer une chose qui n'intéressoit que moi seul, & qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous se liguier à l'instant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies, d'autant plus injuste que loin de contrôler les leurs je ne m'en informois pas même, me devint si cruellement onéreuse, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, & qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient,

c'étoit aussi trop me traiter en enfant. Aimez-moi, leur disois-je, comme je vous aime, & du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante, maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode sans que personne eut à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté: je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire: j'emploierai ce jour comme il me plaira. Bien plus; outre ma dépendance des ar-

rangemens de Mde. D'....y, j'en avois une autre, bien plus importante, du public & des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vint journellement des tas de désoeuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli, & rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelque arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, & je m'écriois quelquefois en soupirant: Ah! ce ne font pas encore ici les Charmettes!

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amènèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, &

je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, & croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'effort aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles,

avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé ? Dévoré du besoin d'aimer sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi ? Le sentiment de mon prix interne en me donnant celui de cette injustice m'en dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de Juin, sous des ombrages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette moleste trop séduisante pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur & sévère où venoit de me monter une longue effervescence m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même saison & dans des lieux à peu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient

donné de l'émotion dans ma jeunesse, Mlle. Galley, Mlle. de G.....d, Mlle. de Breil, Mde. Bazile, Mde. de Larnage, mes jolies écolières, & jusqu'à la piquante Zulieta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'Houris, de mes anciennes connoissances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume & petille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'austère Jean Jaques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi quoique si prompte & si folle, fut si durable & si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge & ma situation, j'usqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentoie en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentoie trop le ridicule des galans furannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages domestiques, & j'aimois trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.



Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos & ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrais à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvai jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer

ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y passois les heures, les jours sans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eut mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup

par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eut soulagé, & cela fit trêve à mes angeliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & sous les arbres, languit & meurt dans la chambre & sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades ; c'eut infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien

voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvoit-elle en avoir pour moi ? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La cotterie H.....e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plussé en campagne, & que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher Deleyre, à qui

j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que Deleyre en vit le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités & de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai

l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au Diable; puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse & cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter & peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus

que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin & son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade & garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même  
montré

montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, & à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête & mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec

un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur sous les plus ravissantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une foiblesse si touchante

que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque chose de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au surplus les vertus, & les défauts que je me sentoiss.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez tou-

chant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui put lui servir de point d'appui, & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux isles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilec-

tion. Le contraste des positions, la richesse & la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parce qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de confiance, & se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, & rappelant tout

ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'effort en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, & dont je me sentoais dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparées sans suite & sans liaison, & lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, & même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de Mde. d'H....., la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comtesse d'H..... étoit fille de feu M. de B.....e, fermier-général, sœur de M. D'.....y & de MM. de L..... & de la B....., qui, depuis, ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux fêtes de la C.....e chez Mde. D'.....y sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle, tant à la C.....e qu'à E.....y, non-seulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre,

& l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de St. L....., avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçoit dans la crotte,

ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver : il fallut changer de tout ; Thérèse y pourvut, & je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, & parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante ; mais, hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la C.....e : il y avoit un jardin clos de murs & garni d'espaliers, & d'autres ar-



bres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que son potager de la C.....e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin & de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits; mais à mesure qu'ils mûrissent je les voyois disparaître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, & le fruit n'en dispa-roissoit pas moins. Je guettaï si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorency, d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée, & qu'il faisoit vendre à

la halle à Paris aussi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce misérable que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfans, & dont je nourrissois presque le père, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, & dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'.....y me pria de le payer, de le mettre dehors, & d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, & suivi d'autres vauriens

de son espèce; pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; & cela ne les tranquillifant pas encore, je fis demander à Mde. D'.....y un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que put prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de

mon appareil militaire. De retour à Paris il en voulut amuser Diderot à son tour, & voilà comment la cotterie H.....e apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance qu'ils n'avoient pu se figurer les désorienta, & en attendant qu'ils imaginassent quelqu'autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant, ils me détachèrent par Diderot ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconléquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries amères, & assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eut été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux & tendres, & n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans

ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, & ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eut trouvé extravagant.

A force de vigilance & de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes, & il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la C.....e & à E....y, jusqu'à porter des paniers moi-même, & je me souviens que nous en portâmes un si lourd la Tante & moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis,

je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement & si hautement. Après les principes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après

tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour & la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois si durement censurés? Je sentoient cette inconléquence dans toute sa force, je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitois: mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, & me résoudre à braver le qu'en dira-t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non: car je ne supposois pas encore que j'en vinssé à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, & à force  
de

de les tourner & retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se put tirer de mes folies: l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eut pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eut manqué.

Une fille foible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant & qui souvent n'est pas moins aimable: mais qui peut supporter sans indignation, le spectacle des mœurs à la mode, & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnoissance de la

grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, & leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à son tour, & redevenir vertueuse: quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux & n'est pas utile, est un menteur & un hypocrite; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on se trouvoit.

L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer qu'à des chrétiens & des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, & se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu fait ce qu'eut produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns & aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre

expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique & du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir ; il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux &, qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la Julie, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompaille bleue pour coudre mes cahiers ; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement ; la mère qui, ne trouvant point là de compliments, n'y comprenoit rien, res-

toit tranquille, & se contenoit dans les momens de filence de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Mde. D'....y, inquiète de me favoir feul en hiver au milieu des bois dans une maison ifolée, envoyoit très-souvent favoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de fi vrais témoignages de fon amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya fon portrait, & qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été exposé au fallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra rifible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en

ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commiffions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, & dont elle vouloit que je fiffé un gilet. Ce foïn, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fut dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baifai vingt fois en pleurant le billet & le jupon : Thérèse me croyoit devenu fou. Il est fingulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'....y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé fans attendriffement. J'ai long-temps conservé son petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût eu le fort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laiffassent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fusse occupé d'y chercher du soulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des furvenans, je favoriserai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, & celle des deux cousines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de

me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand Deleyre & Mde. D'....y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs & de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets riens & doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables.

Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, & dans le tissu desquels on ne verra plus



d'intervalle femblable où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & jusqu'au fond de ma folitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.....s. Diderot me suscita quelque tracasserie, & je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des causes qu'on saura dans la suite, il m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux mêmes qu'on m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mde. D'.....y, Mde. d'H..... ne datotent guères les leurs que du jour de la semaine, & Deleyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre,

il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après dans un seul article tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autre celle de l'Elysée, & de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre,

il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précifément dans le même temps j'eus de Mde. d'H..... une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de son amant, qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ses suites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Mde. la comtesse d'H..... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, son visage étoit marqué de la petite-vérole, son teint manquoit de finesse, elle avoit la vue basse & les yeux un peu ronds; mais elle avoit de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret: sa taille étoit mignonne, & elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout-à-la-fois. Elle avoit l'esprit très-naturel & très-agréable; la gaieté, l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureusement: elle abondoit en faillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dançoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angelique; la douceur d'ame en faisoit

le fond, mais hors la prudence & la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssent, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absens, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens, & je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances & à tout

le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions & aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fut.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H....., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de son mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent & qui ne

s'est cimenté que par une estime réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L.....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons, & pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plut avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans objets, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mde. d'H....., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H....., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L.....t en amante passionnée. Force contagieuse

contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois faisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens quand j'en prenois de semblables; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin sans que je m'en aperçusse & sans qu'elle s'en aperçut, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas

d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que , voulant penser à Julie , je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H..... Alors mes yeux se défilèrent ; je sentis mon malheur , j'en gémis , mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle , comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle ; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vit pas. Je pris le parti de le lui avouer , & de lui en laisser deviner la cause :

c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable & que dans la fuite Mde. d'H..... eut été foible, je blâmerois ici sa conduite ; mais tout cela n'étoit pas, je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit , étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi, sans en dire la cause à St. L.....t qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit exposer deux amis à une rupture, & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie, sans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de

l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable; elle ne se bornoit pas toujours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même, sitôt que je fus seul je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé: l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eut dû guérir, si la chose eut été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer! Mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de

brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir: passion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H.....? Ne diroit-on pas à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire? Eh! pauvre Jean Jaques, aime à ton aise en sûreté de conscience, & ne crains pas que les soupirs nuisent à St. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus

avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit, elle flattoit ma passion; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve, & rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, & souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure; & de grâce, qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer, & pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Mde.

d'H....., sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eut suffi, je le proteste, si je l'avois crue sincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H....., que cette jeune sotte ne vouloit que se divertir de moi & de mes douceurs surannées, qu'elle en avoit fait confidence à St. L.....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me perfler. Cette bêtise qui m'avoit

fait extravaguer à vingt-fix ans, au près de Mde. de L.....e, que je ne connoissois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H....., si j'eusse ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mde. d'H..... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eut détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses careffes : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons ;

elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant, le pas étoit délicat. Il est étonnant, il est unique peut-être qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui put la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embrassement dont ses légères faveurs allumoient mes sens, n'en porta ja-



mais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fausse avec Mde. d'H....., & combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple, entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes sens lui payèrent bien l'arrérage! & quels sont donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé qui nous

aime, si même un amour non-partagé, peut en inspirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé; le mien l'étoit en quelque sorte; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre; elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; & toutefois au milieu de cette délicieuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; & moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement défiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le

devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur ; en fouiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime , il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie ? ah cela se pouvoit-il jamais ! non , non , je le lui ai cent fois dit à elle-même ; euffai-je été le maître de me satisfaire , sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion , hors quelques courts momens de délire , j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne ; dans mes fréquens voyages , il m'est arrivé quelquefois d'y coucher ; un soir , après avoir soupé tête-à-tête , nous allâmes nous promener au jardin , par

un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet , orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée , & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence & de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle , sur un banc de gazon , sous un acacia tout chargé de fleurs , je trouvai , pour rendre les mouvemens de mon cœur , un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première & l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime , si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin , dans un transport involontaire , elle s'écria ;

Non, jamais homme ne fut si aimable, & jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami St. L. .... t nous écoute, & mon cœur ne fau- roit aimer deux fois. Je me tus en foupirant; je l'embrassai : .... quel embrassement! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule, c'est-à-dire, loin de son amant & de son mari; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours, & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions soupé tête-à-tête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet & des bras de son ami aussi intacte, aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille, comme auprès de Thérèse & de maman. Je l'ai déjà dit, c'é- toit de l'amour cette fois, & l'a- mour dans toute son énergie & dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'é- prouvois continuellement, on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eau- bonne : je passois par les côteaux d'Andilly, qui sont charmans. Je révois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrassoit

le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois en partant de me distraire & de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs & tous les accidens qui en étoient la suite, revenoient m'affaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y fois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une

d'une vigueur inépuisable & toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olimpe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état, & surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continue & de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, & finit

par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés sur la terre: ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mde. d'H..... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni

mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin, & comme Mde. d'H..... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochoit point; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice; elle, franche, distraite, étourdie; moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait, si nous en eussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C.....e; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'ap-

partement de Mde. D'....y, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, & se croyant bravée, elle assouviſſoit son cœur par ses yeux, de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, surtout quand elle est vive, Mde. D'....y, violente mais réfléchie, possède surtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner, & dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de soins, & presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même temps que j'étois

touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H..... La douceur angelique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, & même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, & toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H.....) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des survenans. Le baron d'H.....k qui n'étoit jamais venu que je sache à la C.....e, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurois fort soupçonné Mde. D'....y d'avoir ar-

rangé ce voyage, pour lui donner l'amufant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux fans rien répondre : Mde. D'.....y se tenoit les côtés de rire ; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaifanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire si je m'en étois apperçu, eut été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ses yeux

une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la fuite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H..... à Eaubonne au retour d'un de ses voyages de Paris, je la trouvai triste ; & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que Mde. de B.....e, sœur de son mari, étoit-là : mais sitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t est instruit & mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tâ de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous

ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérois vous guérir, & dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservi; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvois les justes reproches, & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eut suffi peut-être pour surmonter ma faiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime, n'eût encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'en-

durcir lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétoient de toutes parts? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partoît le coup.

Nous savions l'un & l'autre que Mde. D'.....y étoit en commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à Mde. d'H....., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les succès de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, G...., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C.....s à l'armée, étoit en



Westphalie aussi bien que St. L.....t; ils se voyoient quelquefois. G..... avoit fait auprès de Mde. d'H..... quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G..... très-piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on fait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G....., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur Mde. D'.....y se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C.....e Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mde. D'.....y lui avoit demandé, si nous ne nous écrivions pas Mde. d'H..... &

moi. Sur son aveu, Mde. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mde. d'H....., l'assurant qu'elle les recacheteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit: précaution très-heureuse, car Mde. D'.....y la faisoit guetter à son arrivée, & l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus: s'étant un jour invitée à venir avec M. de M.....y dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.....y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les presser de lui montrer les lettres de Mde. d'H..... Si la mère eut su où

elles étoient , les lettres étoient livrées ; mais heureusement la fille seule le favoit , & nia que j'en eusse confervé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eut été qu'une perfidie. Mde. D'.....y voyant qu'elle ne pouvoit la séduire s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité & son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel ? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H....., aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces & donnez-les moi ; je me charge de les rassembler. Telles étoient les

leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives ; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mde. D'.....y à son exemple, & de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel, & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occasion.

*Billet de Mde. D'.....y.*

« Pourquoi donc ne vous vois-je  
 „ pas, mon cher ami? Je suis in-  
 „ quiète de vous. Vous m'aviez  
 „ tant promis de ne faire qu'aller  
 „ & venir de l'Hermitage ici. Sur  
 „ cela, je vous ai laissé libre; &  
 „ point du tout, vous laissez pas-  
 „ ser huit jours. Si on ne m'avoit  
 „ pas dit que vous étiez en bonne  
 „ fanté, je vous croirois malade. Je  
 „ vous attendois avant-hier ou  
 „ hier, & je ne vous vois point  
 „ arriver. Mon Dieu, qu'avez-vous  
 „ donc? Vous n'avez point d'affai-  
 „ res: vous n'avez pas non plus  
 „ de chagrins; car je me flatte que  
 „ vous seriez venu sur le champ  
 „ me les confier. Vous êtes donc  
 „ malade! tirez-moi d'inquiétude  
 „ bien vite, je vous en prie. Adieu  
 „ mon cher ami: que cet adieu me  
 „ donne un bon jour de vous. »

*Réponse.*

„ Je ne puis rien vous dire en-  
 „ core. J'attends d'être mieux inf-  
 „ truit, & je le ferai tôt ou tard.  
 „ En attendant, foyez sûre que l'in-  
 „ nocence accusée, trouvera un dé-  
 „ fenseur assez ardent pour donner  
 „ quelque repentir aux calomnia-  
 „ teurs quels qu'ils soient. »

*Second Billet de la même.*

„ Savez-vous que votre lettre  
 „ m'effraie? qu'est-ce qu'elle veut  
 „ donc dire? Je l'ai relue plus de  
 „ vingt-cinq fois. En vérité, je n'y  
 „ comprends rien. J'y vois seule-  
 „ ment que vous êtes inquiet &  
 „ tourmenté, & que vous attendez  
 „ que vous ne le foyez plus pour  
 „ m'en parler. Mon cher ami, est-  
 „ ce-là ce dont nous étions conve-  
 „ nus? qu'est-donc devenue cette

„ amitié, cette confiance, & com-  
 „ ment l'ai-je perdue? Est-ce contre  
 „ moi ou pour moi que vous êtes  
 „ fâché? Quoi qu'il en soit, venez  
 „ dès ce soir, je vous en conjure;  
 „ souvenez-vous que vous m'avez  
 „ promis, il n'y a pas huit jours, de  
 „ ne rien garder sur le cœur, & de  
 „ me parler sur le champ. Mon cher  
 „ ami, je vis dans cette confiance....  
 „ Tenez, je viens encore de lire  
 „ votre lettre; je n'y conçois pas  
 „ davantage, mais elle me fait trem-  
 „ bler. Il me semble que vous êtes  
 „ cruellement agité. Je voudrois  
 „ vous calmer, mais comme j'ignore  
 „ le sujet de vos inquiétudes, je ne  
 „ fais que vous dire, sinon que me  
 „ voilà tout aussi malheureuse que  
 „ vous, jusqu'à ce que je vous aie  
 „ vu. Si vous n'êtes pas ici ce soir  
 „ à six heures, je pars demain pour  
 „ l'Hermitage quelque temps qu'il  
 „ fasse

„ fasse & dans quelqu'état que je  
 „ sois; car je ne saurois tenir à cette  
 „ inquiétude. Bonjour, mon cher  
 „ bon ami. A tout hasard, je risque  
 „ de vous dire, sans savoir si vous  
 „ en avez besoin ou non, de tâcher  
 „ de prendre garde & d'arrêter  
 „ les progrès que fait l'inquiétude  
 „ dans la solitude. Une mouche de-  
 „ vient un monstre, je l'ai souvent  
 „ éprouvé. „

*Réponse.*

„ Je ne puis vous aller voir, ni  
 „ recevoir votre visite, tant que  
 „ durera l'inquiétude où je suis. La  
 „ confiance dont vous parlez, n'est  
 „ plus, & il ne vous fera pas aisé  
 „ de la recouvrer. Je ne vois à pré-  
 „ sent dans votre empressement que  
 „ le désir de tirer des aveux d'au-  
 „ trui, quelque avantage qui con-  
 „ vienne à vos vues, & mon cœur

„ si prompt à s'épancher dans un  
 „ cœur qui s'ouvre pour le recevoir,  
 „ se ferme à la ruse & à la finesse. Je  
 „ reconnois votre adresse ordinaire  
 „ dans la difficulté que vous trouvez  
 „ à comprendre mon billet. Me  
 „ croyez-vous assez dupe pour pen-  
 „ ser que vous ne l'avez pas com-  
 „ pris? Non; mais je saurai vaincre  
 „ vos subtilités à force de franchise.  
 „ Je vais m'expliquer plus claire-  
 „ ment, afin que vous m'entendiez  
 „ encore moins.

„ Deux amans bien unis & di-  
 „ gnes de s'aimer, me sont chers :  
 „ je m'attends bien que vous ne  
 „ saurez pas qui je veux dire, à  
 „ moins que je ne vous les nomme.  
 „ Je présume qu'on a tenté de les  
 „ défunir, & que c'est de moi qu'on  
 „ s'est servi pour donner de la ja-  
 „ lousie à l'un des deux. Le choix  
 „ n'est pas fort adroit, mais il a

„ paru commode à la méchanceté,  
 „ & cette méchanceté, c'est vous  
 „ que j'en soupçonne. J'espère que  
 „ ceci devient plus clair.

„ Ainsi donc la femme que j'es-  
 „ time le plus, auroit, de mon fu,  
 „ l'infamie de partager son cœur &  
 „ sa personne entre deux amans, &  
 „ moi celle d'être un de ces deux  
 „ lâches? Si je savois qu'un seul  
 „ moment de la vie vous eussiez  
 „ pu penser ainsi d'elle ou de moi,  
 „ je vous haïrois jusqu'à la mort.  
 „ Mais c'est de l'avoir dit, & non  
 „ de l'avoir pensé que je vous taxe.  
 „ Je ne comprends pas en pareil  
 „ cas, auquel c'est des trois que  
 „ vous avez voulu nuire; mais si  
 „ vous aimez le repos, craignez  
 „ d'avoir eu le malheur de réussir.  
 „ Je n'ai caché ni à vous ni à elle  
 „ tout le mal que je pense de cer-  
 „ taines liaisons, mais je veux

„ qu'elles finissent par un moyen  
 „ aussi honnête que sa cause, &  
 „ qu'un amour illégitime se change  
 „ en une éternelle amitié. Moi qui  
 „ ne fis jamais de mal à personne,  
 „ servirois-je innocemment à en  
 „ faire à mes amis? Non, je ne vous  
 „ le pardonnerois jamais, je devien-  
 „ drois votre irréconciliable enne-  
 „ mi. Vos secrets seuls seroient res-  
 „ pectés; car je ne ferai jamais un  
 „ homme sans foi.

„ Je n'imagine pas que les per-  
 „ plexités où je suis puissent durer  
 „ bien long-temps. Je ne tarderai  
 „ pas à savoir si je me suis trompé.  
 „ Alors j'aurai peut-être de grands  
 „ torts à réparer, & je n'aurai rien  
 „ fait en ma vie de si bon cœur.  
 „ Mais savez-vous comment je ra-  
 „ chetterai mes fautes durant le  
 „ peu de temps qui me reste à pas-  
 „ ser près de vous? En faisant ce

„ que nul autre ne fera que moi;  
 „ en vous disant franchement ce  
 „ qu'on pense de vous dans le mon-  
 „ de, & les brèches que vous avez  
 „ à réparer à votre réputation. Mal-  
 „ gré tous les prétendus amis qui  
 „ vous entourent, quand vous m'au-  
 „ rez vu partir, vous pourrez dire  
 „ adieu à la vérité; vous ne trou-  
 „ verez plus personne qui vous la  
 „ dise. „

*Troisième Lettre de la même.*

„ Je n'entendois pas votre lettre  
 „ de ce matin: je vous l'ai dit, parce  
 „ que cela étoit. J'entends celle de  
 „ ce soir, n'ayez pas peur que j'y  
 „ réponde jamais; je suis trop pres-  
 „ sée de l'oublier, & quoique vous  
 „ me fassiez pitié, je n'ai pu me  
 „ défendre de l'amertume dont elle  
 „ me remplit l'ame. Moi! user de  
 „ ruses, de finesse avec vous! moi!

„ accusée de la plus noire des infa-  
 „ mies! Adieu, je regrette que vous  
 „ ayez la. . . . adieu, je ne fais  
 „ ce que je dis. . . . adieu: je ferai  
 „ bien pressée de vous pardonner.  
 „ Vous viendrez quand vous vou-  
 „ drez; vous serez reçu mieux que  
 „ ne l'exigeroient vos soupçons.  
 „ Dispensez-vous seulement de vous  
 „ mettre en peine de ma réputa-  
 „ tion. Peu m'importe celle qu'on  
 „ me donne. Ma conduite est bonne,  
 „ & cela me suffit. Au surplus, j'i-  
 „ gnorois absolument ce qui est  
 „ arrivé aux deux personnes qui me  
 „ sont aussi chères qu'à vous.

Cette dernière lettre me tira  
 d'un terrible embarras & me re-  
 plongea dans un autre qui n'étoit  
 guères moindre. Quoique toutes  
 ces lettres & réponses fussent allées  
 & venues dans l'espace d'un jour  
 avec une extrême rapidité, cet in-

tervalle avoit suffi pour en mettre  
 entre mes transports de fureur, &  
 pour me laisser réfléchir sur l'énor-  
 mité de mon imprudence. Mde.  
 d'H..... ne m'avoit rien tant re-  
 commandé que de rester tranquille,  
 de lui laisser le soin de se tirer seule  
 de cette affaire, & d'éviter, sur-  
 tout dans le moment même, toute  
 rupture & tout éclat; & moi, par  
 les insultes les plus ouvertes & les  
 plus atroces, j'allois achever de  
 porter la rage dans le cœur d'une  
 femme qui n'y étoit déjà que trop  
 disposée. Je ne devois naturelle-  
 ment attendre de sa part qu'une  
 réponse si fière, si dédaigneuse, si  
 méprisante, que je n'aurois pu, sans  
 la plus indigne lâcheté, m'abstenir  
 de quitter sa maison sur le champ.  
 Heureusement, plus adroite encore  
 que je n'étois emporté, elle évita  
 par le tour de sa réponse de me

réduire à cette extrémité. Mais il falloit ou fortir ou l'aller voir sur le champ; l'alternative étoit inévitable: Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni Mde. d'H..... ni Thérèse? & malheur à celle que j'aurois nommée! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante, ne me fit craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, & surtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'.....y.

Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes foibleffes cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois redoutée, & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'.....y me fauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le souper, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subju-



gué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage; cependant elle ne risqua point l'aventure: il n'y eut pas plus d'explication après soupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, & nos silencieux tête-à-têtes ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestois avec bien de la vérité, que s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre accommodement, tant de

sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroïssoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma foiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cause que le désir de m'arracher de ma solitude (\*)

(\*) C'est-à-dire d'en arracher la vieille, dont on avoit besoin pour arranger le complot. Il est

à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H.....s. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par De Leyre, & je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courtes boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de Poétique

---

étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit avoir à Paris.

en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris & même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre & dure sentence, sans aucun adoucissement. *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque & présente deux sens, ce me semble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, & veut être seul, puisse & veuille nuire à personne, & par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même, exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou s'il s'en

étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit, non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincèrement, & je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute

force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, & de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de sa part, & de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois les jours marqués par lui-même, & de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais qu'elle fut sa

réponse sur cet article ; la voici mot pour mot. “ Je suis bien aise  
 „ que mon ouvrage vous ait plû,  
 „ qu’il vous ait touché. Vous n’êtes  
 „ pas de mon avis sur les hermites ;  
 „ dites-en tant de bien qu’il vous  
 „ plaira, vous ferez le seul au monde  
 „ dont j’en penserai : encore y au-  
 „ roit-il bien à dire là-dessus, si l’on  
 „ pouvoit vous parler sans vous fâ-  
 „ cher. Une femme de quatre-vingt  
 „ ans ! &c. On m’a dit une phrase  
 „ d’une lettre du fils de Mde. D’....y  
 „ qui a dû vous peiner beaucoup,  
 „ ou je connois mal le fond de vo-  
 „ tre ame. „

Il faut expliquer les deux der-  
 nières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon sé-  
 jour à l’Hermitage, Mde. le Vasseur  
 parut s’y déplaire & trouver l’ha-  
 bitation trop seule. Ses propos là-  
 dessus m’étant revénus, je lui offris  
 de

de la renvoyer à Paris si elle s’y  
 plaïoit davantage, d’y payer son  
 loyer, & d’y prendre le même soin  
 d’elle que si elle étoit encore avec  
 moi. Elle rejeta mon offre, me  
 protesta qu’elle se plaïoit fort à  
 l’Hermitage, que l’air de la cam-  
 pagne lui faïoit du bien ; & l’on  
 voyoit que cela étoit vrai, car elle  
 y rajeunissoit, pour ainsi dire, &  
 s’y portoit beaucoup mieux qu’à  
 Paris. Sa fille m’assura même qu’elle  
 eut été dans le fond très-fâchée  
 que nous quittassions l’Hermitage,  
 qui réellement étoit un séjour char-  
 mant ; aimant fort le petit tripota-  
 ge du jardin & des fruits dont elle  
 avoit le maniement, mais qu’elle  
 avoit dit ce qu’on lui avoit fait  
 dire, pour m’engager à retourner à  
 Paris.

Cette tentative n’ayant pas réüssi,  
 ils tâchèrent d’obtenir par le scru-

pule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mde. le Vasseur qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité, étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques jours & lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien, & laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à

faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoi qu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul, & c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique & *l'et cætera* qu'il y avoit bénévolement ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mde. D'.....y. Pour la mettre plus à son aise, je ne

voulus point voir sa lettre, & je lui montrai celle que je vais transcrire, & que j'écrivis à Mde. D'.....y au sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

*Le Jeudi.*

„ Mde. le Vasseur doit vous écrire, ma bonne amie; je l'ai priée de vous dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour la mettre bien à son aise, je lui ai dit que je ne voulois point voir sa lettre, & je vous prie de ne me rien dire de ce qu'elle contient.

„ Je n'enverrai pas ma lettre, puisque vous vous y opposez, mais me sentant très-grièvement offensé, il y auroit à convenir que j'ai tort une bassesse & une fausseté que je ne saurois me permettre. L'Evangile ordonne bien à

„ celui qui reçoit un soufflet d'offrir l'autre joue, mais non pas de demander pardon. Vous souvenez-vous de cet homme de la comédie, qui crie en donnant des coups de bâton? Voilà le rôle du philosophe.

„ Ne vous flattez pas de l'empêcher de venir par le mauvais temps qu'il fait. Sa colère lui donnera le temps & les forces que l'amitié lui refuse, & ce sera la première fois de sa vie qu'il sera venu le jour qu'il avoit promis.

„ Il s'excèdera pour venir me répéter de bouche les injures qu'il me dit dans ses lettres; je ne les endurerai rien moins que patiemment. Il s'en retournera être malade à Paris, & moi je ferai, selon l'usage, un homme fort odieux. Que faire? Il faut souffrir.

„ Mais n'admirez-vous pas la

„ sagesse de cet homme qui vouloit  
 „ me venir prendre à St. Denis en  
 „ fiacre, y dîner, me ramener en  
 „ fiacre, & à qui, huit jours après,  
 „ sa fortune ne permet plus d'aller  
 „ à l'Hermitage autrement qu'à  
 „ pied? Il n'est pas absolument im-  
 „ possible, pour parler son langage,  
 „ que ce soit là le ton de la bonne  
 „ foi; mais en ce cas il faut qu'en  
 „ huit jours il soit arrivé d'étran-  
 „ ges changemens dans sa fortune.

„ Je prends part au chagrin que  
 „ vous donne la maladie de Mde.  
 „ votre mère; mais vous voyez que  
 „ votre peine n'approche pas de la  
 „ mienne. On souffre encore moins  
 „ à voir malades, les personnes  
 „ qu'on aime, qu'injustes & cruelles.  
 „ Adieu, ma bonne amie, voici  
 „ la dernière fois que je vous par-  
 „ lerai de cette malheureuse affaire.  
 „ Vous me parlez d'aller à Paris

„ avec un sang-froid, qui me réjouit  
 „ roit dans un autre temps. „

J'écrivis à Diderot ce que j'avois  
 fait au sujet de Mde. le Vasseur sur  
 la proposition de Mde. D'..... y  
 elle-même, & Mde. le Vasseur  
 ayant choisi comme on peut bien  
 croire, de rester à l'Hermitage, où  
 elle se portoit très-bien, où elle  
 avoit toujours compagnie, & où  
 elle vivoit très-agréablement; Di-  
 derot ne sachant plus de quoi me  
 faire un crime, m'en fit un de cette  
 précaution de ma part, & ne laissa  
 pas de m'en faire un autre, de la  
 continuation du séjour de Mde. le  
 Vasseur à l'Hermitage, quoique  
 cette continuation fût de son choix,  
 & qu'il n'eût tenu & ne tint tou-  
 jours qu'à elle de retourner vivre  
 à Paris, avec les mêmes secours  
 de ma part qu'elle avoit auprès  
 de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot N°. 33. Celle du second est dans la lettre N°. 34. "Le Lettré (c'étoit  
 „ un nom de plaifanterie donné par  
 „ G.... au fils de Mde. D'....y)  
 „ a dû vous écrire qu'il y avoit  
 „ fur le rempart vingt pauvres qui  
 „ mouroient de faim & de froid, &  
 „ qui attendoient le liard que vous  
 „ leur donniez. C'est un échantil-  
 „ lon de notre petit babil.....  
 „ & fi vous entendiez le refte, il  
 „ vous amuferoit comme cela."

Voici ma réponfe à ce terrible argument dont Diderot paroiffoit fi fier.

Je crois avoir répondu au *lettré*, c'est-à-dire, au fermier-général, que je ne plaignois pas les pauvres qu'il avoit apperçus fur le rempart en attendant mon liard; qu'apparemment il les en avoit amplement

dédommagés; que je l'établiffois mon fubstitut: que les pauvres de Paris n'auroient pas à fe plaindre de cet échange; que je n'en trouverois pas aifément un auffi bon pour ceux de Montmorency qui en avoient beaucoup plus de befoin. Il y a ici un bon vieillard respectable qui, après avoir paffé fa vie à travailler, ne le pouvant plus, meurt de faim fur fes vieux jours. Ma conscience est plus contente des deux fols que je lui donne tous les lundis, que de cent liards que j'aurois diftribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaifans, vous autres philofophes, quand vous regardez tous les habitans des villes comme les feuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. C'est à la campagne qu'on apprend à aimer & fervir l'humanité; on n'apprend qu'à la méprifer dans les villes.



Tels étoient les finguliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre, & de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les déclarations de Mde. D'.....y & les clameurs de la cotterie H.....e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mde. d'H..... elle-même, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, & que je fisse toutes les avances d'un accommodement,

qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très-violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le contraire, & j'allai passer deux jours, non seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à

l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffécourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fut hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur ? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire, savoir de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains, du moins qui fussent à ma connoissance : ce n'étoit pas comme avec Mde. D'.....y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du Fils naturel. Gardez le silence, travaillez cette pièce avec

soin, & puis jetez-là tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuilleter*, ce fut son terme ; c'est-à-dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même : mais c'étoit le bavardage de la fièvre ; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième surtout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H.....k. Nous étions loin de compte ; car je voulois même rompre l'accord du ma-

manuscrit de chymie, dont je m'indignoïis d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H.....k m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être méfinterprété, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref,

avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjugué, & nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, & presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long-temps auparavant que depuis que G.... fréquentoit la maison d'A...e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.....e, & ensuite à l'Hermitage où il vint avec Mde. d'H..... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence.

Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H..... je ne l'aurois pas voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant St. L.....t, que je m'imaginerois à peine qu'elle eut pu l'être autant en m'aimant moi-même, & sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, & je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas

pas encore là de l'amour: soit, mais c'étoit donc plus.

Pour St. L.....t, il se conduisit en honnête homme & judicieux: comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, & je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & passagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avoit recherché sa maîtresse? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois-je éviter de la recevoir? Que pouvois-

je faire? Eux seuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avoit souffert. A ma place il en eut fait autant que moi, peut-être pis: car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fut Mde. d'H..... elle étoit femme; il étoit absent; les occasions étoient fréquentes, les tentations étoient vives, & il lui eut été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui tout l'air

d'un coupable, & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H..... fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont

j'attendois ma guérison ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mde. d'H..... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée, je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais su. Ce changement dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur le champ; je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, & j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu! qu'auroit-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle

en ait abusé : je ne l'en crois pas capable , & de plus , j'y avois mis bon ordre. La sottise , mais vive crainte d'être perfiffié , m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer , la familiarité que j'y pris dans mon ivresse : mais quel tutoiement ! elle n'en devoit sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois , mais sans succès : ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes , & d'ailleurs , je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être , & qu'un jour elles soient vues , on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mde. d'H..... , & la certitude de ne l'avoir pas mérité , me firent prendre le fin-

gulier parti de m'en plaindre à St. L.....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet , je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la C.....e pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mde. d'H..... d'un talent qu'elle aimoit , excita ma verve , & un autre objet contribuoit encore à l'animer ; savoir , le désir de montrer que l'auteur du Devin du village favoit la musique ; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux , du moins quant à la composition. Mon début à Paris , les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois , tant chez M. D...n que chez M. de la Poplinière ; quantité de musique que j'y avois composée pendant qua-

torze ans au milieu des plus célèbres artistes, & sous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muses galantes, celui même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert spirituel; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit, cependant, même à la C.....e, & je voyois que M. D'.....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.....e, & je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de son fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet, & huit jours après qu'elles m'eurent

été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, & jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots: *Ecce sedes hic tonantis.* (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, & que M. De Linant se les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, & toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'.....y rassembla les meilleurs symphonistes. Mde. Bruna, chanteuse Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour



la fête de M. D'....y, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mde. D'....y composa, & dont je fis encore la musique. G...., en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus : mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.....e, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contigue à celle de Mde. D'....y ; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mde. D'....y, comment

les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre & celle que je quittois une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de G...., qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet

homme-là me donnaient en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit partout le premier, prenoit partout la première place, sans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eut pas mis une affectation choquante: mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mde. D'.....y se trouva un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre, & elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle; je le fis. G.... vint ensuite. La petite table étoit déjà mise, il n'y

avoit que deux couverts. On sert: Mde. D'.....y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie sa serviette, & se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Mde. D'.....y rougit, & pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien dans la maison, qui l'y avoit introduit, & à qui même comme favori de la Dame, il eut dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à

cet échantillon. Il ne me traitoit pas précifément comme fon inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond filence, & cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vançoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il favoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoît guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste fort, dont j'étois content, & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux foins bienfaifans qu'il difoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer fa tendre générofité, blâmer mon ingrate mifantropie, & qu'il accoutumoit

infenfiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liaifons de bienfaits d'une part & d'obligations de l'autre, fans y fuppofer, même dans les poffibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans fa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des fiens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir: & lui s'il m'a prôné c'est moins publiquement, & c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune efpece. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étoit - je fon

protégé? Cela me passoit, & me passé encore.

Il est vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois St. L.....t faillit à lui jeter son affiète à la tête sur une espèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grossièrement : *cela n'est pas vrai*. A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *Eb!* comme si, sur le nombre de ses gens, Monseigneur n'eut pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des

commissions

commissions il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet, que Mde. D'.....y lui avoit donné, quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, put conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'ame & d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il

avec des défauts qui sont propres aux petites ames? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne? Eh mon Dieu! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son visage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale, que Mde. D'.....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article; savoir que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur. Cette morale quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu

d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite, & je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, & surtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F.....l & Mde. de C.....x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puisque Mde. de C.....x étoit fille de Mde. de R.....t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de F.....l, très-lié alors avec le vicomte de P.....c, avoit beaucoup

vécu au palais royal, précisément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas, le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche & tirer un livre. Cette observation qu'on répéta fut bientôt publique

dans tout Paris, & presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même, un fait qui me regardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même; je fus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espèce; mais une observation que je fus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis sans exception; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui

refusa de l'admettre, & qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. G...., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eut par conséquent été très-agréable de former quelque liaison, ni le comte de S.....g son parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus ; mes propres amis dont je fis les siens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changè-

rent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce font-là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine ?

Diderot même, au commencement, m'avertit plusieurs fois que G...., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot, G...., Mde. D'.....y. Duclos, le plus digne de

ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la fut cependant; par qui? Je l'ignore. Il n'est guères probable que cette infidélité soit venue de Mde. D'....y, qui faisoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G... & Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, & qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

G... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues: il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entr'eux à cet

égard; mais j'en appris dès-lors assez par Thérèse pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, & qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insçu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'opposition de Duclos le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traïtoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-têtes? Pourquoi ce profond



myftère? La converfation de cette vieille femme étoit-elle donc affez agréable pour la prendre ainfi en bonne fortune, & affez importante pour en faire un fi grand fecret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru rifibles: en y repenfant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été jufqu'à l'inquiétude, fi j'avois fu dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G . . . fe targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fut à mon avantage, & la commifération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me fervir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la reffource du métier

que je m'étois choifi, en me décrivant comme un mauvais copifte, & je conviens qu'il difoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaifanterie, en fe fervant d'un autre copifte, & en ne me laiffant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eut dit que fon projet étoit de me faire dépendre de lui & de fon crédit pour ma fubfiftance, & d'en tarir la fource jufqu'à ce que j'en fuffe réduit-là.

Tout cela réfumé; ma raifon fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai fon caractère au moins très-fufpect, & quant à fon amitié, je la décidai fauffe. Puis, réfolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'....y, appuyant ma réfolution de plufieurs faits fans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette

réfolution fans favoir trop que dire aux raifons fur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui ; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi , elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée enfemble, & par laquelle, fans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par fon caractère concentré, & me faisant un crime de l'avoir foupçonné de perfidie envers fon ami, m'exhortoit à me raccommo-der avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une converfation que nous eûmes enfuite, & où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laiffer vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé ; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme

j'avois déjà fait plufieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H.....k, moitié gré, moitié foibleffe, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excufes des offenfes qu'il m'avoit faites ; toujours dans cette fauffe perfuafion qui m'a fait faire en ma vie mille baffeffes auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne défarme à force de douceur & de bons procédés ; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impoiffibilité de trouver fur quoi la fonder, & le fentiment de leur propre injuf- tice n'eft qu'un grief de plus contre celui qui en eft l'objet. J'ai, fans fortir de ma propre hiftoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T....., devenus

mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec aucun des deux (\*), & dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que confus de ma condescendance & de mes avances, G.... me recevrait les bras ouverts avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur Romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu

---

(\*) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de J..... que long-temps après son inimitié déclarée & les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots & d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus, & surtout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me disois tout bas qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent & avec tant d'affectation, qu'il me fit penser que s'il ne suivoit en cela que les sentimens de son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jus-

qu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis, depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort, & cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion; ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence; la question étoit à quel titre il l'avoit obtenue; si c'étoit à force de mérite ou d'adresse; en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui & moi

toute

toute la distance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiser de paix dans un léger embrassement qui ressembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne savois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grâce du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien souvent l'audace & la fierté sont du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute

bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières, elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout & de ne dire plus rien.

*Fin du troisième Volume.*

70704 4/3





CONFESSTION  
DE  
ROUSSEAU

3

PAR  
M. DE  
L'ACADEMIE  
FRANCOISE  
DE  
L'INSTRUCTION  
PUBLIQUE  
DE  
PARIS